

## CHAPITRE X.

### MORT DE PIERRE DE MÉDICIS. 1498-1503.

Deuxième tentative de Pierre de Médicis. — Il échoue. — Le cardinal à la cour d'Urbain. — Il voyage en différentes parties de l'Europe. — Il retourne en Italie, et retrouve Julien de la Rovère à Savone. — Il arrive à Rome, et s'occupe d'arts et de lettres. — Ses réunions. — Troisième tentative de Pierre de Médicis, qui est trahi par César Borgia. — Il s'engage dans l'armée française, et meurt devant Gaëte.

La mort de Savonarole délivrait les Médicis d'un implacable ennemi. Tant que le moine aurait régné dans Florence, « le grand rebelle » de Machiavel n'avait aucune chance de retour au pouvoir. Le moine de Saint-Marc était un de ces hommes qui ne regardent pas à une tête de plus ou de moins : si cette tête les embarrasse, ils la font tomber, sauf à invoquer, pour se justifier, la nécessité, cette loi suprême du peuple. Pierre, s'il eût été pris lors de sa tentative contre Florence, serait mort à cette heure, comme ses partisans Tornabuoni, Ridolfi, et le gonfalonier del Nero. Il semble que contre un homme de cette trempe toutes les armes eussent été bonnes pour les Médicis : il faut reconnaître, toutefois, qu'ils ne trempèrent pas dans le complot, s'il y en eut un, des compagnacci contre le religieux : innocent ou coupable, le sang de Savonarole ne saurait retomber sur les proscrits.

L'exilé, qui soupire après une patrie dont il fut injustement privé, aime à se repaître d'illusions ; il mourrait s'il devait cesser d'espérer. Cette espérance, qui ne l'abandonne jamais, il la met, pauvre malade, jusque dans les astres : c'est que, comme Pierre le disait poétiquement, « pour

un banni, il n'est pas de nid plus doux que celui où il naquit (1). »

Les Médicis croyaient l'heure venue de leur retour à Florence (2). Qui pouvait désormais leur en fermer l'entrée ? Le moine qui veillait à la porte de la ville était mort, et ses cendres avaient été jetées dans l'Arno par la main du bourreau. La ville était en proie à la faim, à la misère, aux haines domestiques. Charles VIII, obligé de quitter cette Italie, dont Savonarole, au nom de Dieu, lui décernait l'empire, venait de rentrer en France et d'y mourir. Pendant qu'au Château-Neuf, à Naples, il s'amusa à jouer Alexandre VI et ses alliés dans des comédies (3) qu'il achetait de quelque poète affamé, le pape signait, avec Maximilien, l'empereur d'Allemagne, Ferdinand et Isabelle, le roi et la reine d'Aragon et de Castille, la république de Venise et le duc de Milan, une ligue offensive et défensive contre la France (4). Son cousin, le roi Louis XII, n'était point encore en état de repasser les monts. Venise, où la tête d'un proscrit était sûre de trouver un lit de repos, avait à venger les traitements que Paul Vitelli, général florentin, avait fait subir tout récemment aux canoniers qui défendaient le château de Buti, et auxquels il avait fait couper les poings (5).

Après qu'il eut enterré ces tristes trophées pour cacher sa cruauté, Vitelli s'était acheminé vers Pise la rebelle, dont il pressait le siège (6).

C'est dans ce moment que les trois frères Médicis vinrent demander à Venise de faire rentrer Florence sous leur obéis-

(1) D'aver diletto mai più non ispero  
In alcun nido com' in quel ch' io naequi.

(2) Fabroni, l. c., p. 25.

(3) Burchard, Diarium, p. 35. — Gordon, Vie d'Alexandre VI, t. I, p. 207.

(4) Tommaso Tommasi, p. 139. — Guicc., l. iv. — P. Jov., l. iii. — Comines, ch. xv.

(5) Nardi, Ist. Fior., p. 88.

(6) Guicc., Ist. d'It., l. iv. — Roscoe, t. I, p. 306.

sance. La proposition fut acceptée. Deux corps expéditionnaires devaient attaquer la ville, après avoir soumis les places qu'ils rencontreraient sur leur passage : l'un allait longer l'Apennin et descendre dans la plaine d'Arezzo et de Cortone (1); l'autre prenait le chemin de Marradi. Les chefs des deux corps étaient des condottieri renommés : on citait surtout le vieux Guidubaldo, Baglioni, Paul des Ursins et Barth. d'Alviane.

Marradi fut emporté, au mois de septembre 1498, presque sans coup férir ; mais le château résista.

Il était défendu par un homme de cœur, Donato Cocchi, qui ne voulut écouter aucune proposition. On essaya le canon ; l'artillerie ne fut pas plus heureuse que la séduction. Alors l'armée vénitienne prit le parti d'attendre l'arme au bras, certaine que la garnison, qui manquait d'eau fraîche, finirait par capituler ; mais une pluie d'orage, comme celle que nous avons vue tomber quand Pierre apercevait déjà la coupole du Dôme, vint déjouer les calculs des assiégeants : il fallut lever le siège (2).

Alors les confédérés se répandent par pelotons, les uns dans le pays de Faenza, les autres à travers le territoire de Forli, pillant, brûlant sur leur passage les propriétés des alliés de Florence. Vitelli, en ce moment, faisait une guerre de partisan aux soldats des Médicis, les harcelait, leur coupait les vivres, enlevait leurs caissons, tuait leurs trainards ; de sorte que, refoulés à Bibbiena, qui les avait reçus avec enthousiasme, ils furent trop heureux de trouver dans le général ennemi un soldat généreux qui leur permit de se retirer après avoir mis bas les armes. L'épée de Vitelli faisait l'effet de la parole de Savonarole. Quelques mois plus tard, le vainqueur était arrêté à Cascina, conduit à Florence, jugé et décapité pour avoir laissé échapper Pierre de Médicis (3). C'est ainsi que Florence payait la gloire.

(1) Nestor, l. c., p. 115.

(2) Nardi, l. c., p. 90.

(3) Nerli, Comm., l. iv, p. 84.

Pierre s'éloigna sans se laisser abattre par ce nouveau coup du sort. Il savait maintenant qu'il pouvait compter sur des amis dévoués ; qu'à Florence les préventions contre la maison de Médicis s'affaiblissaient chaque jour ; que l'exil ne serait pas perdu pour ses deux frères Jean et Julien : c'était une école de malheur où tous deux faisaient l'apprentissage de vertus qui honorerait la pourpre. Tout ce qui portait une âme d'artiste à Florence regrettait les bannis ; Politien était mort du chagrin que lui avait causé la chute de ses bienfaiteurs. Élève de Ficin, il restait à Pierre des consolations que personne, Savonarole lui-même, s'il eût vécu, n'aurait pu lui ravir. Il revint aux muses pour apaiser ses chagrins ; il leur disait, en jetant un dernier regard sur cet horizon où semblait flotter l'image de sa ville bien-aimée : « Me voici loin de mon beau jardin ; mais une douce voix vient murmurer à mon oreille : A qui n'est pas mort le chemin du retour n'est jamais fermé (1). »

Pour échapper aux noires idées qui l'obsédaient, le cardinal résolut de quitter l'Italie, et, sur la terre étrangère, d'aller, en oubliant l'ingratitude de ses concitoyens, étudier les mœurs, les institutions, la culture intellectuelle des autres peuples (2). Il se rappelait Pic de la Mirandole, dont l'âme s'était formée dans les voyages ; Érasme, dont le nom commençait à retentir en Italie, et qui, pour féconder son imagination, parcourait la France, l'Angleterre et l'Allemagne ; Rodolphe Agricola, qu'il avait vu souvent aux leçons de Politien et de Ficin : il résolut d'imiter ces belles intelligences.

C'est à Urbin, où il s'était un moment retiré, que Jean conçut le projet de son voyage littéraire. A cette époque, Urbin ressemblait à la petite ville de Weimar sur la fin du

(1) Io son fuor del mio orto,  
Dice il proverbio : odi parola adorna,  
Che chi non muor qualche volta ritorna.

(2) Ammirato, Ritratti d'uomini illustri di casa Medici. Op., vol. III, p. 66.

dernier siècle, où tout ce qui brillait alors dans les lettres allemandes, Herder, Goethe, Schiller, Wieland, ambitionnait de passer quelques heures (1). Sur le sol granitique où s'éleva Urbin, le duc Frédéric avait fait construire un palais, ou plutôt une ville, où il avait réuni avec un goût exquis tout ce qui pouvait réjouir l'artiste ou l'humaniste : des statues de marbre et de bronze, des tableaux de l'école ombrienne, des instruments de musique, et surtout des manuscrits grecs, latins, hébreux, qu'il avait enfermés, comme de véritables reliques, dans des couvertures d'or et de nacre ; beaux trésors au milieu desquels il s'éteignit doucement à l'âge de soixante-dix ans (2). Le soin amoureux des livres avait gagné jusqu'aux écoliers, qui employaient l'argent qu'ils recevaient de leurs parents pour étudier à Bologne ou à Paris, et faire rehausser de lettres d'or quelque curiosité bibliographique (3). Le fils de Frédéric, Guidobald, enrichit l'héritage paternel de merveilles nouvelles qu'on venait visiter, en pèlerinage, de tous les points de l'Italie. Pendant six ans, c'est-à-dire de 1498 à 1503, Urbin fut le rendez-vous et comme l'hôtellerie de toutes les gloires du monde latin. Un écrivain allemand, M. Passavant, dans son Histoire de Raphaël (4), a mis fort habilement en scène ces figures diverses qui viennent passer tour à tour dans les salons du prince : André Doria, le Génois célèbre qui reçut du duc, en qualité de feudataire, le château de Sasorbaro ; Octavien Frégose, homme de guerre aussi habile qu'audacieux ; Frédéric Frégose, son frère, que

(1) Rafael von Urbino, von J. D. Passavant, p. 98, t. I.

(2) Baldassare Castiglione, il libro del Cortegiano, vol. I, p. 4. Mil., 1803, in-8°.

(3) Vade Parisios vel Bononiám, et mittam tibi annuatim centum libras. Iste quid fecit? Ivit Parisios et fecit libros suos babuinare de litteris aureis. — Odofred., lectur. ad tit. de Scto Maced : Dixit pater filio... — Voir Friedrich Blum, Iter italicum, t. I, p. 38.

(4) Rafael von Urbino, t. I, p. 100. — B. Baldi, della Vita e de' fatti di Guidobaldo da Montefeltro, duca d'Urbino ; Milano, 1821.

Jules II fit archevêque de Salerne, et que Paul III décora de la pourpre romaine ; le comte Louis de Canosse, d'abord évêque de Tricarico, puis de Bayonne sous François I<sup>er</sup> ; le comte Balth. Castiglione, l'auteur du *Libro del Cortegiano*, œuvre qui, sous le rapport littéraire, vivra tant que la langue italienne sera parlée ; Pierre Bembo, qui faisait les vers comme Pétrarque, philosophait comme Platon, écrivait en latin comme Cicéron, et qui a tracé un ravissant tableau de la cour dont il faisait l'ornement (1) ; Bernard Bibbiena, ce beau jeune homme, fou de gaieté, qui, dans sa *Calandra*, rappelle la manière de Plaute, et qui aurait été le premier auteur comique du siècle, si Léon X n'eût jeté sur les épaules du poète la robe rouge de cardinal ; César Gonzague de Mantoue, qui commentait Polybe ; Alexandre Trivulce, un des meilleurs capitaines de son siècle, et qui mourut en héros sous les murs de Reggio ; Jean Cristofano Romano, qui posait le ciseau du sculpteur pour prendre la plume et prouver que le groupe de Laocoon n'est pas d'un seul bloc (2) ; Bernard Accolti, surnommé *l'Unico*, à cause de son talent d'improvisation ; l'Allemand Fries, qui, selon Bembo, écrivait en italien comme un Siennois ; Emilia Pia, sœur d'Hercule Pio, seigneur de Carpi, femme du comte Antoine de Montefeltro, et dont le savoir égalait la beauté ; Éléonore Gonzague, ange de grâce et d'esprit, attirant à elle tous les cœurs (3). Séjour charmant que cette ville d'Urbin, où le temps se passait à disserter sur le néoplatonisme, sur la peinture, la sculpture, la musique et l'histoire !

(1) De Guido Ubaldo, deque Elisabethâ Gonz., Urb. ducibus, liber. Venet. 1550.

(2) Lett. pitt., t. III, n° 196. — Carlo Fea, Notizie intorno Raffaele, p. 23.

(3) Che se mai furono in uno corpo solo congiunti sapere, grazia, bellezza, ingegno, maniere accorte, umanità ed ogni altro gentil costume, in questa tanto sono uniti, che ne risulta una catena che ogni suo movimento di tutte queste condizioni insieme compone ed adorna. — Castiglione, p. 114, vol. II.

Le cardinal ne s'arrêta que quelques semaines à Urbin, assez de temps toutefois pour y gagner l'amitié des hôtes illustres qui s'y trouvaient alors. Les compagnons de voyage dont il avait fait choix étaient tous connus par leur dévouement à la maison de Médicis : on pense bien qu'il ne pouvait oublier Dovizi Bibbiena, le secrétaire de Laurent et de Pierre (1). Avant de partir, le cardinal dressa le plan de son itinéraire scientifique. La caravane se proposait de visiter l'Allemagne, les Pays-Bas, la Hollande, l'Angleterre, la France, et peut-être l'Espagne, si l'étoile à la lueur de laquelle elle comptait marcher ne l'abandonnait pas. Ils voyageaient de conserve, comme des vaisseaux qui vont à la recherche de terres lointaines : point de marques extérieures de dignités, point de préséance de rang, de fortune ou d'âge (2). C'était une république nomade, où chacun tour à tour exerçait les fonctions de chef, c'est-à-dire de guide. Aujourd'hui qu'on s'embarque avec un sac de nuit seulement pour faire le tour du monde, nous sommes tentés de rire de cette charte fastueuse de voyage, improvisée par le cardinal : mais nous avons la vapeur : les chemins de fer, la poste, trois modes de locomotion inconnus au seizième siècle ; où le pèlerin n'avait pour cheminer qu'un mulet de montagne qui posait le pied sans trembler sur les angles des rochers, mais qui devait se coucher longtemps avant le soleil, dormir douze heures, et se reposer au moins deux jours entiers par semaine.

Il fallait avoir quelque maladie dans le cerveau, quelque vœu pieux à remplir, quelque amour désordonné du grand air ou de la science, pour entreprendre une excursion lointaine. La grande route voyait tout et ne disait jamais rien. Ici c'était un reître, galopant à cheval pour détrousser, au nom de Dieu, le voyageur ; plus loin, un condottiere qui, n'ayant rien trouvé dans son chemin, se dédommageait de

(1) Roscoë, t. I, p. 320.

(2) Fabroni, p. 31.

sa mauvaise fortune sur la défroque d'un pauvre pèlerin ; ailleurs, des bandes de Bohèmes qui faisaient métier de dire l'avenir, dont le passant était obligé de se faire découvrir quelque voile au prix de sa bourse tout entière ; plus loin, des barons qui épiaient l'étranger du haut d'une tour, tendaient des chaînes de fer jusque sur le sentier, et demandaient pour péage les meilleures hardes du voyageur. Hutten, Beatus Rhenanus, Rodolphe Agricola nous ont raconté les mille tribulations que devait subir celui qui ne se contentait pas de l'horizon de son clocher. Malheur au voyageur qui, comme Érasme, aime un bon gîte, un vin vieux (1), une mule au pas mesuré, une chaude couche quand l'heure du repos est venue : il faudra que, semblable au Batave, il dorme sur la paille ou dans des draps de toutes les couleurs ; qu'il boive d'un vin qui fait sauter la cervelle, qu'il enfourche une monture boiteuse, qu'il enfonce dans la poussière, qu'il soit brûlé du soleil, dévoré par les insectes voltigeant autour de lui ; qu'il descende dans une auberge, ou plutôt dans un hypocauste où il risquera de périr asphyxié ; et, si sa monture meurt sous lui, qu'il loue à grands frais une mauvaise charrette qui mettra deux jours et deux nuits à faire le trajet d'Amiens à Paris (2). De Douvres, traversait-il le détroit, il tombera dans les mains de douaniers, qui allégeront sa bourse, bien légère déjà, de toute monnaie au coin du souverain étranger, sous prétexte que l'édit du prince prescrit qu'elle ne peut contenir qu'un certain nombre d'angelots (3) à la figure du monarque dont le voyageur vient de quitter les États.

La caravane prit le chemin de Venise, traversa les montagnes du Tyrol, visita les villes, les églises, les bibliothèques, les monuments de l'art qu'elle trouvait sur sa route.

(1) Epist. Erasmi, ep. 20, l. ix. — Ep. 460, app. — De Burigni, Vie d'Érasme, t. I, p. 70, Paris, 1757, in-12.

(2) De Burigni, Vie d'Érasme, t. I, p. 78.

(3) Erasme, Ep. 173 ; ep. 38, l. vi.

Le nom des Médicis était connu dans toute l'Allemagne, où leurs malheurs récents avaient excité les plus vives sympathies. Dès qu'on connut à Augsbourg l'arrivée du cardinal, le peuple vint en foule aux portes de la ville pour le saluer (1). A Ulm, le soldat de garde, ayant avisé cette escouade aux vêtements italiens, conçut quelques craintes, lui barra le chemin, et refusa de la laisser passer outre. Le gouverneur, n'osant relâcher les voyageurs, prit le parti de les faire conduire sous escorte jusqu'à Inspruck, où se trouvait l'empereur. Maximilien I<sup>er</sup> était un prince qui portait glorieusement son épée, et attirait à sa cour les lettrés allemands; c'est lui qui devait donner à Ulrich de Hutten, pour un poème, 400 ducats (2) et une couronne d'olivier; au poète toscan Inghirami, le titre de comte palatin (3) et l'aigle d'Autriche pour armes (4). Il reçut nos voyageurs avec toutes sortes d'égards et de distinction, le cardinal surtout, dont il admirait le courage. Il connaissait les malheurs de Pierre, il en parla le cœur ému. Au moment de se séparer, il remit au prélat un passe-port revêtu du sceau impérial et une lettre de recommandation pour Philippe, gouverneur des Pays-Bas.

Philippe eut pour ses hôtes les bons soins qu'avait eus son père. Après quelque temps de séjour dans l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, où l'abbé les reçut gracieusement (5), ils résolurent de passer en Angleterre; mais, la mer étant grosse, ils eurent peur des flots et partirent pour la France. Arrivés à Rouen (6), ils inspirèrent quelques craintes au gouverneur de la ville, qui les fit enfermer dans la citadelle, malgré les protestations du cardinal (7). Qu'étaient devenus

(1) Fabroni, Vita Leon. X, p. 31.

(2) Weislinger, Huttenus delarvatus, Augsburg, 1730, in-12, p. 7.

(3) Elog. Tosc., t. II, p. 282.

(4) Rafael von Urbino, t. I, p. 213.

(5) De Burigni, Vie d'Érasme, t. I, p. 84.

(6) Varillas, dans son Mss. des Anecdotes de Florence (Paris, Bib. de l' Arsenal), place l'arrestation du cardinal au Havre.

(7) Fabroni, l. c., p. 31.

ces beaux rêves que Jean de Médicis formait avant de quitter Venise? Son odyssée ne ressemblait guère à celle que lui avait si souvent contée Pic de la Mirandole. Prisonnier dans une forteresse où, pour tromper les ennuis de la captivité, il n'avait pas même la ressource de la lecture, car les livres ne faisaient que de naître, il dut attendre une lettre de Pierre, son frère, pour recouvrer sa liberté. Cette lettre fut longtemps en chemin: elle arriva enfin du camp des Français, où Pierre se trouvait avec Louis XII, et le cardinal put reprendre cette vie des champs, qu'il semblait aimer si vivement. Il visita le long espace qui s'étend de Rouen à Marseille, s'arrêtant de préférence dans ces cités provençales où il retrouvait l'air, les mœurs, les costumes et presque le langage de son Italie. Il semblait que le ciel prit à tâche d'éprouver la constance des voyageurs: ils avaient à peine quitté la rade de Marseille, qu'ils furent assaillis par une violente tempête et obligés de relâcher à Savone (1).

Nous nous rappelons le cardinal de la Rovère, qui, le jour de l'élection d'Alexandre VI, quitte Rome et va se jeter dans Ostie, tant il a peur du pontife. Depuis, il n'a cessé d'errer en Italie. Il ne peut trouver sur son chemin une image, un souvenir, une ombre de Borgia, qu'il ne se hâte de fuir. Ce n'est pas du reste la colère, mais les ruses d'Alexandre VI qu'il redoute; jamais deux hommes, nés sous un ciel ardent, n'eurent moins de ressemblance. Le cardinal de la Rovère est brusque, impérieux, irascible, mais franc comme un soldat. Ses emportements sont de la nature de l'éclair; ils ne laissent pas de trace: c'est Michel-Ange en robe rouge. Il ne cherche que la nature tourmentée, que les grands blocs de marbre, que les couleurs chaudes et transparentes. Aussi le trouvez-vous presque toujours dans un arsenal, au milieu des canons, en pleine mer sur un vaisseau, caracolant sur la rampe d'une montagne, et

(1) Fabroni, p. 31. — Roscoë, t. I, p. 322. — Ammirato, Rit., t. III, p. 66.